Le canal de Mortay la sépare, au N.-E., de l'île du même nom; le cap Salaway forme la pointe S.-E. Une chaîne élevée et boisée, de formation volcanique, couvre toute l'île et paraît contenir l'or que les habitants fournissent au commerce. Le sol est fertile et produit du sagou, principale nourriture des habitants; du riz, l'arbre à pain, le cocotier, les fruits des tropiques, etc. Les habitants sont de race malaise. Les Hollandais sont les seuls Européens qui aient fondé des établissements dans cette île, dont ils se disent les suzerains; ils y possèdent 260,000 sujets. L'intérieur de l'île est gouverné par des chefs indépendants. La presqu'île septentrionale est soumise au sultan de Ternate : Bitjolie en est le chef-lieu; la presqu'île méridionale est soumise au sultan de Tidor, dont le gouverneur réside à Galéla. Malgré la défense des Hollandais, les habitants commercent avec la Nouvelle-Guinée, les Chinois et les Boughis, et échangent des épices, de l'or, des nids, de l'écaille, de la nacre, contre du fil de coton, de l'opium et des marchandises chinoises.

GILON DE PARIS, cardinal et poëte français, né à Toucy, près d'Auxerre, mort vers 1142. Il fut quelque temps religieux du monastère de Cluny, qu'il quitta pour se rendre à Rome, où le pape Calixte II lui donna l'évêché de Tusculum avec le chapeau de cardinal. Sous le pontificat d'Honoré II, Gilon reçut la mission de se rendre dans l'Asie Mineure pour apaiser les querelles qui s'étaient élevées entre les patriarches de Tyr et d'Antioche, puis fut nommé légat en Pologne et en Aquitaine. On a de lui : *De via Hierosolymitana*, en six livres et en vers, ouvrage inséré dans le *Thesaurus anecdotorum*, de B.-D. Martenne et Durand; une *Vie de saint Hugues*, et l'*Epistola ad Bernardum*, dans les *Reliquiæ manuscriptorum*, de Ludewig.

GILOT (Joseph), général français, né à Châtenay (Isère) en 1734, mort en 1812. Il fit d'abord la guerre de Sept ans, et assista comme simple soldat à la prise de Port-Mahon (1755). En 1792, il était maréchal de camp, et s'illustrait bientôt par la glorieuse défense de Landau contre les armées réunies de Hohenlohe et de Wurmser. Vainement ce dernier, dans une entrevue qu'il eut avec lui, voulut ébranler sa fidélité à la République; Gilot repoussa avec indignation l'offre d'une position brillante dans l'armée de Louis XVIII, et un officier de sa suite s'écria en s'adressant à Wurmser : « Notre général n'est pas un Dumouriez! » Toute la garnison, haranguée par Gilot, jura de s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de la rendre : Landau fut sauvé. Gilot, qui avait obtenu le grade de général de division avant même la levée du siége de Landau (27 mai 1793), continua brillamment ses services; il commandait la 4e division militaire quand il mourut à Nancy.

GILOTIN s. m. (ji-lo-tain — du nom de *Gilot*, fondateur de ces bourses). Nom que l'on donnait autrefois à de pauvres boursiers qui occupaient une partie du collége Sainte-Barbe : *Le nom de* GILOTIN *disparut en* 1780, *à la suite d'une réforme du collége Sainte-Barbe; les* GILOTINS *furent confondus avec les autres membres du collége, sous le nom de communauté de Sainte-Barbe.*

GILOTIN, un des personnages du *Lutrin*, de Boileau, le confident du prélat et le vigilant pourvoyeur de sa table. Grâce aux soins de Gilotin, jamais le saint homme n'a laissé refroidir le potage. Un jour pourtant, contre son habitude, le prélat se fait attendre. Midi va sonner. La soupe est servie. Gilotin s'effraye; il court à son maître et l'apostrophe en termes chaleureux :

Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice
Quand le dîner est prêt vous appelle à l'office?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
Est-ce pour travailler que vous êtes prélat?
A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile?
Est-il donc, pour jeûner, Quatre-Temps ou Vigile?
Reprenez vos esprits et souvenez-vous bien
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Ce discours, et surtout le vers qui le termine, sont restés célèbres. Ce dernier trait est devenu la maxime favorite des gourmets, et Gilotin est souvent cité comme un digne ancêtre de Brillat-Savarin ou du baron Brisse.

GILPIN (Bernard), théologien et réformateur anglais, surnommé l'**Apôtre du Nord**, né à Kentmire (Westmoreland) en 1517, mort en 1583. Il fit ses études au collége de la Reine, à Oxford, et apprit avec grand soin le grec et l'hébreu. En même temps, il lisait avec passion les ouvrages d'Erasme et en adoptait les idées, sans se rendre compte peut-être du penchant qu'il avait déjà pour la Réforme. Remarqué par le cardinal Wolsey, il fut choisi comme professeur au collége du Christ, récemment fondé. Là, il donna des preuves de son attachement au catholicisme dans une discussion avec John Hooper; mais, vers 1552, il embrassa la Réforme. Dénoncé à la reine Marie par l'évêque de Londres, Gilpin crut son dernier moment venu, et il se prépara à mourir. Mais, en route, il apprit la mort de la reine et retourna dans sa cure d'Houghton, où il fut reçu avec des transports de joie. Elisabeth lui fit offrir l'évêché de Carlisle, qu'il refusa. Ce digne et vertueux prélat, aimé comme un père par ses paroissiens, consacra toute sa vie à faire le bien. Il avait ouvert dans sa maison une école où il recevait vingt-quatre enfants pauvres, et d'où sortirent des hommes de premier ordre; il entretenait à ses frais plusieurs élèves dans les universités. Tout entier à ces nobles et chrétiennes occupations, Gilpin négligea de composer des ouvrages, quoiqu'il eût des connaissances très-étendues. Cet apôtre n'a pas trouvé grâce devant la *Biographie universelle*, qui saluerait sans doute en lui le « modèle des vertus, » s'il n'avait pas embrassé la Réforme.

GILPIN (Guillaume), biographe et touriste anglais, né à Carlisle en 1724, mort en 1804. Il appartenait à la même famille que le précédent. Il est le premier qui parcourut l'Angleterre en véritable artiste, et qui donna une description exacte des sites pittoresques du pays. A la fidélité du tableau, il joint la richesse de la couleur, qualités qui ne se rencontrent pas toujours dans ceux qui ont marché sur ses traces. Gilpin ouvrit à Londres une maison d'éducation, d'où sortirent plusieurs hommes distingués, gagna une assez belle fortune et se retira à Boldre, dans le Hampshire, où il remplit jusqu'à la fin de sa vie les fonctions de pasteur. Nous citerons de lui : *Observations sur la rivière Wye et la partie sud du pays de Galles* (1780), traduites en français (1800, in-8°); *Voyages dans les montagnes et sur les lacs du Cumberland et du Westmoreland* (1787), traduits en français (1800, 3 vol. in-8°); *Observations relatives à la beauté pittoresque des montagnes d'Ecosse* (1789, 2 vol. in-8°); *Observations sur les scènes forestières et les beautés pittoresques du Hampshire* (1791, 2 vol. in-8°); *Observations sur les beautés occidentales de l'Angleterre* (1798, in-8°). Tous ces ouvrages sont accompagnés de gravures à l'aqua-tinta. On a encore de Gilpin : les *Vies de J. Wiclef*, *J. Huss*, *Jérôme de Prague*, *J. Zisca*, *Th. Cramer*, *Hugues Latimer*, etc.

GILPIN (Jawrey), peintre anglais, frère du précédent, né à Carlisle en 1733, mort en 1807. Il étudia son art sous la direction de Scot, s'occupa d'une façon toute particulière de peindre des animaux, surtout des chevaux, et excella dans ce genre spécial. On estime beaucoup également les dessins qu'il a exécutés pour les voyages de son frère. Gilpin était excellent dessinateur, mais médiocre coloriste. Parmi ses œuvres, nous citerons : les *Chevaux de Diomède;* la *Chute de Phaéton;* un *Groupe de tigres*, qui passe pour son chef-d'œuvre; le *Triomphe de Camille*, etc.

GIL-POLO (Gaspard), jurisconsulte et poëte espagnol. V. POLO.

GILSLAND-SPA, village d'Angleterre, comté de Cumberland, à 12 kilom. N.-E. de Brampton. Source sulfureuse qui jaillit d'un rocher, dans l'admirable vallée de l'Irthing. C'est là que Walter Scott vit pour la première fois miss Charpentier, plus tard lady Scott.

GIL-VICENTE, poëte dramatique portugais. V. VICENTE.

GILVICÉPHALE adj. (jil-vi-se-fa-le — du lat. *gilvus*, gris, et du gr. *kephalê*, tête). Zool. Qui a la tête de couleur grise.

GILVICOLLE adj. (jil-vi-ko-le — du lat. *gilvus*, gris; *collum*, cou). Zool. Qui a le cou de couleur grise.

GILVIPÈDE adj. (jil-vi-pè-de — du lat. *gilvus*, gris; *pes, pedis*, pied). Zool. Qui a les pattes grises.

GIL Y ZARATE (Antonio), poëte et auteur dramatique espagnol, né le 1er décembre 1793, mort en 1863. Il appartenait à une famille d'artistes dramatiques. Elevé en France, il revint en 1811 à Madrid continuer ses études au collége San-Isidro, et, à cette époque, se fit remarquer par son goût pour les sciences physiques. Revenu à Paris pour terminer ses humanités, comme on disait alors, il retourna définitivement à Madrid en 1814. Il allait être nommé professeur de physique au collége de Grenade, lorsque la révolution de 1820 vint le frustrer de cette chaire. Il obtint cependant un modeste emploi au ministère de l'intérieur. En 1823, il prit part, comme officier de la milice nationale, aux événements de Cadix. Lors de la restauration du gouvernement absolu, Gil y Zarate fut obligé de rester à Cadix comme interné, et ce fut pour occuper ses loisirs qu'il composa ses premiers essais dramatiques, qui sont des traductions du français : l'*Intrigant* (*el Entremetido*); *Prenez garde à vos fiancées* (*Cuidado con las novias*), et *Une année après la noce* (*Un año despues de la boda*). Ces pièces furent jouées à Madrid en 1825 et 1826, et, vers la fin de cette dernière année, l'auteur reçut la permission de revenir habiter la capitale. En 1828, il accepta la chaire de littérature française au collége du Consulat avec un médiocre salaire de 2,000 francs. C'est vers cette époque qu'il fit représenter sa tragédie de *Don Pèdre de Portugal*, qui fut mutilée par la censure. En 1832, il devint rédacteur en chef du *Bulletin du commerce* (*Boletin del comercio*), journal fondé par la junte commerciale de Madrid et dans lequel il écrivit de nombreux articles de politique et de science. Cependant, ce journal devenant de plus en plus hostile au gouvernement, il en quitta la rédaction pour entrer au ministère de l'intérieur comme chef de bureau. Il écrivit alors des articles de politique et d'économie dans la *Revue de Madrid*, et employa les loisirs que lui donna la perte de son emploi à composer un grand nombre de pièces : *Rosmunda*, *Don Alvaro de Luna*, *Mazaniello*, *Guzman le Brave*, *Cécile l'Aveugle*, le *Monarque et son sujet*, *Mathilde*, *Guillaume Tell*, la *Famille Falkland*, *Gonzalve de Cordoue*, *Charles-Quint*, *Don Trifon*, *Charles II*, etc. Gil y Zarate a écrit aussi un *Manuel de littérature* (1846) et publié une série amusante d'études de mœurs intitulée : les *Espagnols peints par eux-mêmes*. En 1843, Gil y Zarate rentra de nouveau au ministère de l'intérieur, sous l'administration de Firmin Caballero, et y devint directeur de l'instruction publique. Il a publié, en 1855, trois gros volumes qui sont le résumé de ses travaux sur les questions qui se rapportent à l'enseignement et qui ont pour titre : *De l'instruction publique en Espagne*. Le recueil de ses œuvres dramatiques a paru à Paris en 1850, dans la collection Dramard-Baudry.

GIM s. m. (jimm). Philol. arabe. V. DJIM.

GIMBLETTE s. f. (jain-blè-te). Petite pâtisserie sèche et dure, en forme d'anneau. ‖ Gâteau d'entremets plein de confiture.

GIMEL, village et commune de France (Corrèze), cant. S., arrond. et à 13 kilom. de Tulle, près de la Montane, qui y forme cinq chutes successives de 130 mètres de hauteur; 979 hab. Ruines d'un ancien château qui fut l'un des plus importants du bas Limousin.

GIMELLE (Pierre-Louis), médecin français, né à Gimel (Corrèze) en 1790. Il entra, en 1808, dans l'armée, en qualité de chirurgien sous-aide, prit part, de 1812 à 1814, aux campagnes d'Allemagne et de France, se fit recevoir docteur à Paris en 1818, puis devint chirurgien-major à l'hôpital du Gros-Caillou (1833) et à l'hôtel des Invalides (1836). Depuis 1825, le docteur Gimelle est membre de l'Académie des sciences. On a de lui : *De l'influence des climats chauds et particulièrement des Antilles sur les Européens* (1818); *Sur l'iritis* (1818); *Sur les classifications morbides* (1819), mémoire inséré, ainsi que le précédent, dans le *Journal universel des sciences médicales*, etc.

GIMIGNANI (Giacinto et Ludovico), peintres italiens. V. GEMINIANI.

GIMIGNANO (SAN-), ville du royaume d'Italie, à 30 kilom. N.-O. de Sienne; 7,195 hab. Récolte du *vernaccio*, le meilleur vin de Toscane. Cette petite ville, qui a soutenu de nombreuses luttes avec Volterra et Sienne, est entourée d'une enceinte fortifiée de grosses tours rondes. Douze autres tours se dressent à l'intérieur. On y remarque des restes nombreux du moyen âge et quelques églises riches en œuvres d'art que nous indiquerons brièvement. Eglise collégiale : fresques de Bartolo di Fredi, de Berna, qui tomba de son échafaud et se tua dans cette église; fresques de Benozzo Gozzoli représentant le *Martyre de saint Sébastien;* fresques de Ghirlandajo; peintures de P. del Pollajuolo, de Matt. Rosselli, etc. Eglise Saint-Augustin (*San-Agostino*) : peintures de Ben. Gozzoli figurant les principaux traits de la *Vie de saint Augustin;* fresques représentant le *Patron de l'église invoqué pendant la peste de* 1464; sculptures de Bened. da Majano. Aux environs, église de Monte-Oliveto, ornée d'une belle *Assomption*, par le Pinturicchio.

GIMLE. Dans la mythologie du Nord, on désigne sous ce nom la résidence céleste située dans la partie sud du monde, et qui est plus brillante et plus resplendissante que le soleil. Elle subsistera même après la destruction de toutes choses, et c'est là, après le crépuscule des dieux, que les hommes pieux et honnêtes habiteront pendant l'éternité.

GIMMA (Hyacinthe), compilateur italien, né à Bari en 1668, mort en 1735. Il s'initia à toutes les connaissances humaines et composa seul, en deux années, une *Encyclopédie* en latin si volumineuse, qu'il ne se trouva pas de libraire qui voulût se charger d'une telle entreprise (1694). Les ouvrages les plus intéressants publiés par ce laborieux écrivain sont : *De hominibus et animalibus fabulosis* (1714, 2 vol. in-4°); *Idea della storia della Italia letterata* (1723, 2 vol. in-4°); *Storia naturale delle gemme, ovvero della fisica sotterranea* (1730, 2 vol. in-4°).

GIMONE, rivière de France. Elle naît sur la limite des départements de la Haute-Garonne et des Hautes-Pyrénées, pénètre dans le département du Gers, entre ensuite dans le Tarn-et-Garonne et se jette dans la Garonne au-dessus du pont suspendu de Belleperche, après un cours de 136 kilom.

GIMONT (*Gimontum*), bourg de France (Gers), ch.-l. de cant., arrond. et à 26 kilom. E. d'Auch, sur la Gimone; pop. aggl., 2,244 hab. — pop. tot., 3,102 hab. Eglise gothique, en briques, renfermant un magnifique triptyque du XVIe siècle. Restes d'une abbaye du XIIe siècle.

GIMOUILLE, village et comm. de France (Nièvre), cant., arrond. et à 10 kilom. de Nevers, sur le canal latéral à la Loire; 281 hab. Eglise du XIIe siècle, avec un beau portail. Château du XVe siècle. Le canal latéral passe sur un magnifique pont-aqueduc de 18 arches, jeté sur l'Allier.

GIN s. m. (djinn — mot angl. qui est une abréviation et une corruption du mot français *genièvre*). Eau-de-vie de baies de genièvre, dont on fait un grand usage en Angleterre : *Le* GIN *énerve l'âme et corrompt le sang d'un nombre infini de malheureux.* (F. Wey.) *En Angleterre, les débits de* GIN *reçoivent plus de femmes que d'hommes.* (J. Simon.)

Laissons à l'Angleterre
Ses brouillards et sa bière!
Laissons-la dans le *gin*
Boire le spleen!
TH. DE BANVILLE.

— *Palais de gin*, Vastes cabarets où les habitants de Londres vont boire du gin.

— Mythol. orient. V. DJINN.

— **Encycl.** V. GENIÈVRE.

GIN (Pierre-Louis-Charles), publiciste et helléniste, né à Paris en 1726, mort en 1807. Il était, par sa mère, arrière-petit-neveu de Boileau. Successivement avocat, conseiller au parlement et conseiller au grand conseil avant la Révolution, il fut emprisonné en 1793 pour un plaidoyer adressé à la Convention en faveur du roi, et, après son élargissement, il vécut à la campagne, dans la retraite, consacrant ses loisirs à la culture des lettres. Gin a combattu les doctrines des philosophes et défendu le principe de la monarchie contre les publicistes de son temps. Comme helléniste, il est aussi médiocre que fécond. Voici ceux de ses ouvrages qui méritent le plus d'être mentionnés : *Vrais principes du gouvernement français* (1777, in-8°), réfutation de Montesquieu; *De la religion, par un honnête homme* (1774-1784, 5 vol. in-18); *Œuvres d'Hésiode*, trad. en franç. (1785, in-8°); l'*Iliade* d'Homère (1786, 4 vol. in-8°); *Harangues de Démosthène et d'Eschine* (1791, 2 vol. in-8°); *De l'influence de la musique sur la littérature* (1802, in-8°); *Discours sur l'histoire universelle* (1802, 2 vol. in-12), continuation de l'ouvrage de Bossuet, etc.

GINAIN (Louis-Eugène), peintre de genre français, né à Paris en 1818. Il fut placé de très-bonne heure dans l'atelier de Charlet, dont le talent pittoresque lui était déjà sympathique. Après s'être assimilé le plus possible les éléments divers qui constituent la personnalité de ce maître intéressant, il alla chercher auprès d'Abel de Pujol la science de la forme, les secrets de la composition. Ses débuts au Salon de 1839 furent remarquables; deux ans plus tard, au Salon de 1841, il montra plus de hardiesse. Son tableau, le *Duc d'Aumale pendant la campagne de Teniah*, fut remarqué surtout à ce point de vue; on trouva toutefois qu'il rappelait un peu trop les traditions de Charlet. Ce succès eut pour l'auteur l'avantage de le mettre en faveur dans la famille d'Orléans; le duc de Montpensier l'emmena en Espagne avec lui en 1844. Avant cette époque, il avait suivi, dit-on, en Afrique, l'armée d'occupation, crayonnant sur nature les divers épisodes des combats auxquels il assistait. Les tableaux qu'il peignit d'après ces esquisses ne sont pas tous des chefs-d'œuvre; aussi faut-il choisir avec sagesse et quelque sévérité dans cette foule de pochades brossées généralement trop vite. Durant les dix années qui suivirent, M. Ginain exposa le *Colonel Daumas recevant la soumission de Mahi-el-Jin en* 1835 et l'*Attelage à la Daumont*, qui furent exposés en 1855. La première de ces compositions fut achetée par l'Etat. La *Bataille de Marengo* et les *Zouaves*, exposés en 1857, témoignent d'une étude plus sérieuse, et l'artiste atteignit d'excellents résultats dans le *Camp de Châlons* et les *Exercices militaires*, de 1859. Certes, si Charlet, avant lui, n'avait exprimé ces mêmes choses avec plus de bonheur, M. Ginain se fût acquis par ces peintures une grande notoriété; mais les qualités qui frappent dans ses productions ne sont guère que d'heureuses réminiscences, quand elles ne sont pas de franches imitations. On ne peut dire autre chose de la *Rentrée à Paris des troupes de l'armée d'Italie, le* 12 *août* 1859, vaste composition commandée par l'Etat pour les galeries de Versailles. Il y a là pourtant de grandes qualités, de l'entrain, de la fougue et même une certaine finesse. Rien ne montre mieux quel métier de dupe font les imitateurs; ils mettent à l'actif de leur prototype les qualités qu'ils peuvent avoir, et on leur laisse volontiers tous les défauts, même ceux qui ne leur sont pas personnels. Mieux vaudrait boire dans son verre, quelque petit qu'il fût. Le *Voyage de l'empereur à Alger*, la *Fantasia* (Salon de 1864) et quelques autres morceaux assez réussis complètent l'œuvre de M. Ginain; mais il n'a pas dit son dernier mot. Puisse-t-il, à la fin de sa carrière, se souvenir moins de Charlet et penser avec plus de spontanéité! Il possède tout ce qu'il faut pour produire des œuvres originales.

Une 3e médaille en 1857, rappelée en 1861 et en 1863, est la seule distinction qu'il ait reçue.

GINAIN (Paul-René-Léon), architecte français, frère du précédent, né à Paris en 1825. Elève de Lebas, il se fit remarquer, dès son entrée à l'Ecole des beaux-arts, par son admiration pour l'antique, et obtint, tout jeune, de brillants succès. En 1849, son premier concours fut mentionné particulièrement; trois ans plus tard, il emporta de haute lutte le premier grand prix. Sa composition, *Un gymnase*, qui fait partie du musée de l'Ecole, frappa surtout l'attention du jury par un grand sentiment de la beauté architecturale dans sa plus simple expression. Durant son séjour à Rome, M. Ginain se plut à faire revivre dans toute leur splendeur ces ruines antiques; huit dessins sur le *Théâtre de Taormine* (Sicile), dessins excellents qu'il envoya successivement, prouvent combien était profonde en lui cette admiration de l'art grec. A son retour à Paris, cependant, il sembla se détourner du brillant horizon qu'il entrevoyait alors, car il ne s'occupa guère depuis que du côté pratique de son art. Inspecteur des travaux du Louvre, il mit dans ces fonctions autant de zèle que d'habileté. Mais il y avait loin de là au *Théâtre de Taormine*. En 1861, M. Ginain concourut pour un *Projet de salle d'opéra*. Ses dessins n'ont pas été les meilleurs, sans doute, puisque d'autres ont été préférés; ils ont obtenu toutefois le grand prix de 6,000 francs.

GINANI ou **ZINANI** (Gabriel), poëte italien, né à Reggio en 1565, mort vers 1635. Il cultiva, non sans succès, la poésie, devint membre de l'Académie des humoristes et reçut de l'empereur Ferdinand II le titre purement honorifique de seigneur du Bellay. Parmi les ouvrages de ce poëte, qui vécut constamment dans un état voisin de la misère, nous citerons : *Il Caride*, pastorale (1582); l'*Amerigo*, tragédie (1590); l'*Eracleide*, poëme (1623); *Rime amorose* (1627); *Rime sacre* (1627), etc.

GINANI (Joseph, comte), naturaliste italien, né à Ravenne en 1692, mort en 1753. Il fit de nombreuses excursions sur les bords de l'Adriatique et dans l'intérieur de l'Italie, recueillit un grand nombre de productions des trois règnes de la nature, en décrivit le premier un certain nombre et forma un cabinet d'histoire naturelle devenu célèbre dans le monde savant. Ginani était membre de l'Académie de Bologne. Il a composé des ouvrages qui le placent, comme observateur, au rang des naturalistes les plus distingués. Nous citerons de lui : *Lettera all' Accademia delle scienze di Bologna, sopra il nascere d'alcuni testacei marini; Produzioni naturali che se ritrovano nel Museo Ginani in Ravenna* (1742); *Operè posthume* (Venise, 1755-1757, in-fol.). — Son neveu, François GINANI, né en 1716, mort en 1765, s'adonna à l'étude de l'histoire naturelle, publia les œuvres posthumes de son oncle et composa : *Dissertation sur les maladies des grains* (1759); *Istoria civile e naturale delle Pinete ravennate* (Rome, 1774, in-4°, avec fig.).

GINANI (Pierre-Paul), bénédictin et érudit italien, né à Ravenne en 1698, mort à Rome en 1774. Il était parent des précédents. Il entra fort jeune dans la congrégation du Mont-Cassin, professa la philosophie à Florence et à Ravenne, où il devint abbé de Saint-Paul en 1743, dirigea, de 1748 à 1760, les monastères de Ravenne, de Césène, de Rimini, devint promoteur général de son ordre en 1769, et fut nommé, par Clément XIV, membre de la congrégation des Rites. Ginani était très-versé dans l'archéologie et dans l'histoire. Il correspondait avec Muratori, Gori, et était membre de plusieurs Académies. Ses principaux écrits sont : *Rime scelte de poeti ravennati antichi e moderni* (Ravenne, 1739, in-8°), où l'on trouve la liste des ouvrages de près de trois cents poëtes, nés à Ravenne de 1540 à 1750; *Dissertazione epistolare sulla letteratura ravennate* (Ravenne, 1749); *Memorie storico-critiche degli scrittori ravennati* (Faenza, 1769, 2 vol. in-4°), son ouvrage capital.

GINDRE s. m. (jain-dre). Autre orthographe du mot GEINDRE.

GINESIO (SAN-), bourg d'Italie, province et à 24 kilom. S.-O. de Macerata; 6,137 hab. La Fiastrella, affluent du Chienti, prend sa source près de San-Ginesio.

GINESTAS, bourg de France (Aude), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. de Narbonne, sur un affluent de l'Aude; pop. aggl., 823 hab. — pop. tot., 971 hab. Une élégante maison de campagne s'élève sur l'emplacement d'une église bâtie par Charlemagne.

GINESTET (François-Régis-Prosper ASPIC DE), compositeur français, né à Aix en 1795, mort en 1860. Il était fils d'un magistrat. Passionné pour la musique, il avait deviné, plutôt qu'appris, les règles élémentaires de cet art, lorsque la Restauration vint l'arracher à ses loisirs. Il fut successivement capitaine-brigadier des mousquetaires de la maison du roi, puis des cent-suisses. En 1822, il publia des duos et nocturnes, pour piano et violon ou piano et violoncelle. Puis il donna successivement à l'Opéra-Comique : le *Faux rendez-vous*, en un acte (1823); l'*Orphelin et le brigadier*, en deux actes (1827), ouvrage qui ne réussit pas; le *Mort fiancé*, en un acte (1833), et à l'Opéra : *François Ier à Chambord*, en deux actes, qui, réduit à un acte, disparut promptement de l'affiche. Fidèle à la dynastie déchue, il quitta le service en 1830, prit part à la rédaction de l'*Avenir*, journal légitimiste, et y fit les articles sur les théâtres lyriques et les concerts.

GINESTET (Emile DE), frère aîné du précédent, né en 1786, mort en 1849. Il a composé le poëme du *Faux rendez-vous*, dont son frère fit la musique. Amateur distingué sur le violoncelle, il a publié des nocturnes concertants pour piano et violoncelle, un duo pour les mêmes instruments et des airs variés pour violoncelle.

GINETA (LA), ville d'Espagne, province et à 18 kilom. N.-O. d'Albacète; 4,000 hab., la plupart muletiers. Industrie agricole; fabrique de drap grossier.

GINEVRA, nom italien de GENÈVE.

Ginevra ou l'**Orpheline de l'Annunziata**, roman italien de Ranieri (1838; 3e édit., 1862). Cet ouvrage attaque les infamies d'une prétendue philanthropie, dans un style aussi naturel que pur et châtié.

Ranieri avait étudié avec attention, chez les Anglais, les institutions de bienfaisance. A son retour à Naples, il voulut connaître les asiles et les hospices de son pays. Il commença par l'*Annunziata*, qui répond à nos *Enfants trouvés* en France. Il y vit un trou, pareil à celui de l'Hôtel des postes, où les pauvres et les coupables jettent leurs nouveau-nés sans nom; il y vit des salles infectes, des nourrices barbares, des sœurs vénales, une administration indifférente, un chef impertinent, des mœurs de prison, une charité qui ressemblait à un châtiment, des apparences d'élevage, qui étaient, en réalité, des infanticides. Il flétrit ces atrocités hypocrites dans un livre de bonne foi.

Philologue jusque dans ses indignations, il créa presque une prose simple et populaire, dans cette belle langue toscane qu'il avait étudiée avec soin.

L'auteur et le livre furent l'objet de persécutions à Naples. L'un fut interdit et l'autre fit quarante-cinq jours de prison; on raconte un joli mot du roi de Naples Ferdinand II, à propos des poursuites dirigées contre ce roman. Un ministre s'étant cru personnellement attaqué par Ranieri, à propos des concussions reprochées aux administrateurs de l'hospice, déclara hautement au conseil d'Etat que le romancier devait être déporté dans les îles, ou tout au moins enfermé à l'hôpital des fous. « Oui, dit le roi en riant, afin qu'il fasse aussi un roman sur cet hôpital et sur l'argent qu'on y vole! » Cet établissement était administré par le même ministre. L'épigramme du roi sauva Ranieri. Pourquoi ce roi s'est-il borné à lancer des épigrammes?

GINGA ou **GINGAS** s. m. (jain-ga). Comm. Nom d'une toile de chanvre, de qualité commune et ordinairement à carreaux blancs et bleus, que l'on employait anciennement, quelquefois pour matelas, le plus souvent pour chemises, à l'usage des nègres et des matelots, et qui se fabriquait dans plusieurs localités du pays de Caux. ‖ On disait aussi GINGAR.

GINGE s. f. (jain-je). Bot. Graine rouge produite par le chanvre gigantesque du Japon.

GINGEMBRE s. m. (jain-jan-bre — lat. *zinziberis*, grec *ziggiberis*, arabe *zanjabil*, persan *chankober*, du sanscrit *çringavera*, gingembre, de *çringa*, corne, et *vera*, corps, proprement *corps en forme de corne*. Cette plante est ainsi nommée à cause de la forme cornue de sa racine). Bot. Genre de plantes, de la famille des amomées, comprenant plusieurs espèces originaires de l'Inde. ‖ Racine de la même plante, qui a une saveur âcre, piquante et aromatique, et que l'on emploie comme condiment, particulièrement en Allemagne :

Rapporter de Goa le poivre et le *gingembre*.
BOILEAU.

‖ *Gingembre bâtard*, Nom vulgaire du balisier ou canna.

— **Encycl.** Le *gingembre* est une plante dont la racine aromatique est fort usitée soit comme médicament, soit comme condiment. Nommée par les botanistes *zingiber officinale*, elle fait partie de la grande famille des amomacées et de la tribu des zingibéracées, à laquelle elle a donné son nom : c'est un végétal à rhizome tubéreux, articulé, rampant et vivace, produisant des tiges annuelles renfermées dans des gaînes constituées par les feuilles; ses fleurs, placées au bout de hampes radicales courtes, sont rouges, disposées en épis strobiliformes, formés d'écailles imbriquées recouvrant chacune une fleur. On en connaît plusieurs espèces, deux au moins, le *zingiber album* et le *zingiber rubrum*, originaires des Moluques où elles croissent spontanément. Transportées au Mexique, elles se sont propagées et sont maintenant répandues aux Antilles et à Cayenne, où on les cultive, et d'où on tire presque toute la racine de *gingembre* du commerce.

Les anciens connaissaient cette racine : Dioscoride la désigne sous le nom de ζιγγίβερις. On en connaît deux sortes, le *gingembre* gris et le *gingembre* blanc. Le *gingembre* gris est une racine tuberculeuse, grosse comme le doigt, comprimée, formée par deux ou trois tubercules, rarement davantage, et couverte d'un épiderme gris jaunâtre, ridé est superposé à une couche brune caractéristique. La surface des parties proéminentes est parfois cornée, la cassure est blanchâtre et marquée de fibres longitudinales. Sa saveur est âcre et puissante, son odeur caractéristique et fort aromatique. Le meilleur *gingembre* est le plus dur et le plus compacte. On est, d'ailleurs, assez peu renseigné sur le traitement qu'on lui fait subir lors de sa dessiccation. Le *gingembre* blanc vient particulièrement de la Jamaïque; il n'est connu en France que depuis l'invasion de 1815 : les Anglais, le préférant au gris, le faisaient venir pour leur usage. Il semble probable qu'il n'est autre chose que du *gingembre* gris mondé de son écorce et séché au soleil, ou bien même blanchi artificiellement par de l'acide sulfureux, du chlorure de chaux, ou, plus simplement encore, en le roulant dans une poussière blanche. Il est plus grêle, plus plat, plus allongé et plus ramifié que le gris; il est aussi plus fibreux, plus léger et plus facilement pulvérisable. Son odeur est moins aromatique, mais sa saveur est, au contraire, plus énergique et plus brûlante. D'aussi grandes différences doivent tenir, d'après M. Guibourt, à autre chose qu'aux modes de dessiccation. On a versé quelquefois dans le commerce la racine du *gingembre* sauvage, qui est beaucoup plus grosse que celle du *gingembre* ordinaire, et est fournie par le *lampujum majus*, ainsi que celle du *zingiber cassumuniar*, plus volumineuse encore et à cassure orangée. La substitution de ces racines à celle du *zingiber officinale* doit être considérée comme une fraude.

Le *gingembre* a été analysé par Bucholz; ce chimiste y a trouvé une résine molle, une sous-résine, une huile volatile, de la gomme, de l'amidon, de l'extractif, etc. L'éther dissout la substance âcre et aromatique à laquelle il doit ses propriétés; en Angleterre, on trouve dans le commerce un extrait éthéré qui est fort employé comme condiment.

Le *gingembre* est un excitant stomachique, carminatif. On en fait une poudre, une teinture, un vin, une bière, etc. Il entre dans la préparation d'un grand nombre de médicaments composés. Distillé avec de l'eau, il donne une huile volatile, l'essence de *gingembre*. Cette huile volatile est colorée en jaune et possède à un haut degré l'odeur de la racine, ainsi que sa saveur brûlante et aromatique; elle bout à 246° et a une densité plus faible que celle de l'eau (0,893). Elle paraît être un mélange de plusieurs substances parmi lesquelles domine un carbure d'hydrogène correspondant à la formule $C^{20}H^{16}$, isomérique, par conséquent, avec l'essence de térébenthine.

GINGEOLE s. f. (jain-jo-le). Bot. Un des noms vulgaires de la jujube.

— Mar. Place de la boussole à la poupe d'une galère.

GINGEOLIER s. m. (jain-jo-lié — rad. *gingeole*). Bot. Un des noms vulgaires du jujubier.

GINGEON s. m. (jain-jon). Ornith. Un des noms vulgaires du canard siffleur.

GINGER-BREAD s. m. (djinn-djeur-brèd — de l'angl. *ginger*, gingembre; *bread*, pain). Pain d'épice, en Angleterre.

GINGI, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Madras, à 60 kilom. N.-O. de Pondichéry, sur la petite rivière de son nom. Autrefois place forte, Gingi fut prise par les Français en 1750 et par les Anglais en 1761. C'est aujourd'hui le ch.-l. d'un district du Karnatic; mais elle ne présente guère qu'un amas de ruines.

GINGIBRACCHIUM s. m. (jain-ji-bra-ki-omm — du lat. *gingiva*, gencive; *bracchium*, bras). Pathol. Nom scientifique du scorbut, dont les principaux symptômes affectent les bras et les gencives.

GINGIBRINE s. f. (jain-ji-bri-ne — rad. *gingembre*). Comm. Poudre de gingembre.

GINGIDION s. m. (jain-ji-di-on). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères.

GINGILI s. m. (jain-ji-li — mot indien). Bot. Nom donné dans l'Inde au sésame.

GINGIVAL, ALE adj. (jain-ji-val, a-le — du lat. *gingiva*, gencive). Anat. Qui appartient aux gencives : *Muqueuse* GINGIVALE. ‖ On dit aussi GENCIVAL.

GINGIVITE s. f. (jain-ji-vi-te — du lat. *gingiva*, gencive). Pathol. Inflammation des gencives. ‖ On dit aussi GENCIVITE.

— **Encycl.** L'inflammation des gencives peut être simple ou ulcéreuse. La *gingivite* simple survient souvent sans cause connue. On voit les gencives se gonfler, devenir rouges et douloureuses, et saigner avec facilité. Cela s'observe, en général, chez les individus sanguins, pléthoriques, et surtout chez les femmes enceintes qui sont parvenues au quatrième ou au cinquième mois de la grossesse; on l'observe encore assez souvent à l'occasion des douleurs de dents. Une saignée du bras suffit ordinairement pour dissiper cette petite inflammation; elle cède même facilement, lorsqu'elle est bornée à une ou deux gencives, à l'application d'une ou deux sangsues sur la gencive; c'est ce qui a lieu lorsqu'elle est produite par les douleurs dentaires. Mais souvent aussi, chez les personnes qui ont des dents cariées et surtout brisées près de la couronne, cette inflammation entraîne la formation de petits abcès très-douloureux, qui s'accompagnent d'un gonflement extérieur très-considérable, abcès dont la marche est tellement rapide, en général, que quelquefois le pus est formé en quarante-huit, trente-six et même vingt-quatre heures. L'ouverture de ces abcès est ordinairement spontanée; on l'opère avec la lancette si elle se fait attendre. On tâche d'en prévenir la formation par l'application, dès le début, d'une ou deux sangsues sur les gencives douloureuses, et en faisant garder, aussi souvent et aussi longtemps que possible dans la bouche, des liquides émollients et narcotiques, en interposant entre la joue et les gencives malades des tranches minces de figue grasse ou de pain d'épice, et en faisant prendre des bains de pieds sinapisés. Il est rare que cette inflammation soit accompagnée de symptômes de réaction; un mal de tête violent est ordinairement le seul qu'on observe; cependant, il se déclare quelquefois de la soif, de la perte d'appétit, de l'accélération du pouls et une augmentation de la chaleur de la peau. Tout cela se dissipe immédiatement après l'ouverture de l'abcès. On prescrit, en attendant, la diète, les boissons délayantes et les lavements émollients.

La *gingivite* ulcéreuse est assez commune; elle succède souvent à la précédente, et souvent aussi elle débute avec les caractères qui lui sont propres. Dans les deux cas, voici ce qui arrive : une petite érosion linéaire s'établit sur le bord de la gencive autour du collet d'une ou de plusieurs dents; cette ulcération rouge détruit le tissu gingival, se propage très-facilement d'une gencive à l'autre en suivant toujours leur bord libre; les dents se déchaussent; une matière purulente, ordinairement verdâtre, mêlée de tartre et de sang, s'amasse, en petite quantité toutefois, sur le bord des gencives malades et sur le collet des dents correspondantes; elle altère promptement le blanc de l'émail des dents et le colore en jaune sale ou en gris verdâtre et donne de la fétidité à l'haleine; les dents se déchaussent chaque jour davantage et ne tardent pas à s'ébranler, et si l'on ne parvient pas à arrêter les progrès du mal, elles finissent par être tellement vacillantes, par suite de la destruction complète des gencives, qu'elles tombent, ou que les malades, auxquels elles sont alors plus incommodes qu'utiles, en sollicitent l'avulsion. Avant la formation de ces petites ulcérations, quand elles ne succèdent pas à l'inflammation aiguë et suppurée des gencives, elles sont souvent précédées, annoncées en quelque sorte, par une coloration bleuâtre du bord gingival qu'elles doivent occuper, sans gonflement, sans ramollissement fongueux de la membrane; mais cela n'a pas toujours lieu. La douleur existe rarement avant que l'érosion commence; mais aussitôt qu'elle se manifeste, les malades ressentent dans les gencives affectées de la chaleur et une sorte de cuisson, surtout par le contact des aliments, et principalement des boissons d'une température ou trop basse ou trop élevée; la mastication des aliments est douloureuse et provoque presque toujours l'issue d'une très-petite quantité de sang, qui ne s'échappe pas au dehors, mais strie seulement le bol alimentaire. Cette maladie est, en général, peu rebelle chez les jeunes gens, surtout lorsqu'elle succède à une inflammation aiguë; cependant on la voit quelquefois continuer ses ravages malgré tout ce qu'on essaye pour l'arrêter. Mais c'est surtout chez les vieillards qu'on la voit résister à tous les moyens thérapeutiques, détruire tout le tissu des gencives, déchausser par conséquent les dents, entraîner leur chute, et ne s'arrêter, quoi qu'on fasse, que lorsque la destruction est achevée. On emploie contre elle les gargarismes émollients, narcotiques, sucrés ou miellés; mais il ne faut pas s'arrêter longtemps à l'usage de ces moyens, bons pour diminuer la douleur et l'inflammation, mais impuissants, en général, pour arrêter les progrès de l'érosion. Il faut de bonne heure avoir recours aux gargarismes alumineux, chlorurés, sulfurés, à ceux dans lesquels entrent le sulfate de zinc, le borate de soude et l'acétate de plomb. Mais de tous les moyens, celui qui a le plus constamment réussi, c'est la cautérisation pratiquée au moyen d'un pinceau très-délié trempé dans une dissolution concentrée de nitrate d'argent fondu, promené sur les bords de l'érosion; une cautérisation suffit souvent pour arrêter les progrès du mal. On prescrit en même temps de grands soins de propreté de la bouche, l'usage de quelques pédiluves, une alimentation douce, et quelques purgatifs dont on retire de bons effets. Il importe, dans les cas où la maladie se montre rebelle, de conseiller aux malades de porter de la flanelle sur la peau; car cette maladie a paru souvent causée par une suppression de la transpiration, surtout de celle des pieds.

GINGKO s. m. (jain-ko — nom japonais). Bot. Genre d'arbres, de la famille des conifères, tribu des taxinées. ‖ On dit aussi GINKGO et GINGO.

— **Encycl.** Le *gingko* présente des caractères tellement étranges, que pendant longtemps on n'a pu le ranger avec certitude dans l'une des familles naturelles. C'est L.-C. Richard qui a fixé sa véritable place dans le groupe des conifères, où il se range à côté de l'if. Le *gingko* est un grand arbre, à racine pivotante, à tige droite, couverte d'une écorce grisâtre, crevassée sur les vieux sujets. Ses rameaux étalés et formant une large cime pyramidale portent des feuilles amples, triangulaires, bilobées et rappelant par leur forme un éventail déployé. Elles sont glabres, d'un vert jaunâtre, rougissent à l'automne et tombent au commencement de l'hiver. Les fleurs sont dioïques; les fleurs femelles, solitaires; les fleurs mâles, groupées en un très-petit chaton jaunâtre. Le fruit est charnu, globuleux, jaunâtre, et ressemble à